

Entretien avec Louise Vanneste pour JUNE EVENTS 2025

Propos recueillis par Mélanie Drouère

Mossy Eye Moor est présenté le 5 juin à 19h30
au Théâtre de l'Aquarium

Qui est Mossy, et comment ce personnage est-il né ?

« Mossy » signifie « mousseux » ou « moussue » en français, un mot que je trouvais évocateur, un peu étrange, presque fictif. Mais au fond, Mossy n'est pas un personnage au sens classique : c'est une pratique partagée entre les cinq interprètes et moi, une manière d'entrer en relation avec des phénomènes géologiques – l'activité d'un volcan, la formation d'une montagne, ou la métamorphose provoquée par la rencontre de deux roches. Nous avons exploré ces phénomènes à travers la mémoire, la science, l'imaginaire... Parfois, il s'agissait de « devenir roche, » ou de dialoguer avec un paysage. Ce processus a fait émerger des êtres hybrides. Ce sont des humains, à ceci près que leurs mouvements, leurs rencontres s'éloignent de nos habitudes pour tisser des liens sensibles avec d'autres formes de présence. Il ne s'agit pas tant de jouer un rôle que de faire un trajet d'empathie, un déplacement de regard sur notre position dans la sphère du vivant.

Comment avez-vous articulé les dimensions écologique et chorégraphique de la pièce ?

La création de *Metakutse* en 2022, réalisée en extérieur dans un espace végétal, sans scène ni boîte noire, a transformé notre rapport au vivant en déconstruisant certaines visions romantiques ou idéalisées de la nature. Avec les danseuses nous avons dû radicaliser notre danse pour éviter de « représenter » le végétal pour entrer dans une relation plus juste, plus incarnée. Dans la création de *Mossy Eye Moor*, ce sont les phénomènes géologiques qui nous ont guidés. Les échanges et le temps passé avec des chercheur·ses ont nourri nos connaissances, mais aussi nos imaginaires. Elles et ils nous ont raconté leurs expériences sur le terrain, notamment en Alaska, où le dégel du permafrost bouleverse les paysages, résonances entre perceptions scientifiques et émotionnelles du terrain qui sont autant de portes ouvertes vers la danse.

Comment avez-vous pensé l'écriture chorégraphique de Mossy Eye Moor ?

Les deux principales images qui nous ont guidé·es sont le microscope et le kaléidoscope. Le microscope, parce qu'il permet d'aller du chaos à la précision, puis de nouveau au chaos – tel un mouvement perpétuel entre ce qu'on comprend, ce qu'on perçoit et ce qu'on devine. Le kaléidoscope, quant à lui, explose une image et la transforme à chaque mouvement. Ces instruments sont devenus des outils chorégraphiques, des prismes pour composer la partition. La scénographie quant à elle est pensée comme un environnement qui peut évoquer un espace océanique, un ciel ou un paysage fictif. Trois éléments de l'artiste plasticien Kasper Bosmans sont présents dans l'espace sténographique. Ils cohabitent avec les danseur·euses et ont leur propre performativité. Le texte, par son statut, sous forme de projections, s'inscrit également à part entière dans la scénographie, parfois pour nommer, parfois pour troubler.

Quel lien souhaitez-vous instaurer avec le public au travers de cette pièce ?

La pièce est en soi une « entité relationnelle ». Elle ne démontre rien, ne cherche pas à imposer un discours : elle met en lien. Les danseur·euses convoquent leurs souvenirs, leurs images, leurs interprétations personnelles des phénomènes géologiques et les partagent entre eux et avec le public. Il y a aussi une volonté de préserver une certaine opacité, une forme de mystère, tout en proposant une générosité par une certaine qualité de présence qui fait l'objet de notre recherche. Les spectateur·ices sont libres de recevoir ce qu'elles et ils veulent, selon leur humeur, leur attention, leurs désirs.